

## Théâtre. A la Bastille, un texte de Cendrars servi par la puissance vocale de la comédienne Claude Degliame.

# Dans le couloir de l'amour vache

**Emmène-moi au bout du monde!**  
de Blaise Cendrars. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 75011. 01 43 57 42 14. Jusqu'au 18/02, 19h30.

Où se trouve le bout du monde? A l'une où à l'autre des extrémités de la passerelle métallique que Claude Degliame arpente avec une sidérante santé sous la conduite de son compagnon, le metteur en scène Jean-Michel Rabeux?

Pour adapter les quatre premiers chapitres d'un des ultimes ouvrages du poète Blaise Cendrars, l'homme à la main coupée né suisse en septembre 1887 et mort français en janvier 1961, le couple a adopté un dispositif scénique aussi simple qu'exposé: un étroit couloir éclairé par des

rampes de néon verticales, qui tranche le public en deux parties égales. Robe et lunettes noires, silhouette reptilienne, Claude Degliame s'empare de la scène sous des allures de Garbo décaillée, comme sortie d'une essoreuse.

Nous rejoignons Thérèse Eglantine, 79 ans, tragédienne au long cours, «la plus grande de tous les temps», revenue de tous les fours et de tous les sucés, à sa sortie matinale d'un hôtel de passe. Elle se hâte, hagarde, vers la salle de répétition où elle arrivera, comme il sied à son talent, en retard. Les lunettes de soleil n'ont rien d'une coquetterie, cachant, lorsqu'elle nous fait la grâce de les ôter, deux immondes coquards aux nuances violacées.

De quel aparté aussi musclé qu'intime sort-elle donc pour se trouver en cet état? Cendrars nous renseigne, sans léser sur les précisions: «Et elle râlait, gloussait, gémissait, roucoulait, proférant des injures et des gros mots, quettant, provoquant la volupté qui allait foudroyer son partenaire, y prenant une part active, quoique rebelle, pour mieux

l'accaparer et en jouir sans perdre une goutte en un point secret de son être porté à l'incandescence... cependant que, là-haut, l'homme n'arrêtait pas de lui flanquer des gnons, de la tourner et de la retourner, toujours emmanchée, de la faire virer plusieurs fois sur elle-mé-

me comme empalée sur un pivot, de lui foutre le vertige, si bien que la femme ne savait plus au juste où elle en était quand sa tête revint comme un vesse pour la deuxième fois au tapis, le talon nu de l'homme lui portant une rouste sur le mu-

Robe et lunettes noires, reptilienne, Claude Degliame s'empare de la scène sous des allures de Garbo décaillée, comme sortie d'une essoreuse.

seau, ce qui lui fit sauter son dentier de la bouche, lequel dentier faillit l'éborgner avant d'aller rouler sous un fauteuil, alors que le beau dard du mâle la brûlait à une profondeur insoupçonnée...» Pour clore cette séance d'amour vache, la Thérèse, outrageusement po-

chée, ne trouve rien de mieux que de se refaire une beauté en contemplant son reflet dans la vitrine d'une boucherie où s'étalent des têtes de veau au regard éteint.

Cette accumulation horrifique ne s'embarrasse pas d'accatoires gore, souvent chers aux mises en scène de Rabeux. Ici, les mots se suffisent à eux-mêmes, tant celle qui les profère recèle de puissance d'évocation. Jouant de tous les registres d'un précieux instrument à cordes (vocales), qui décline avec fluidité une tessiture apte à passer du baryton au soprano, Claude Degliame maintient une heure durant une tension propre à réjouir un public tétanisé. ◀

ALAIN DREYFUS

# Claude Degliame, actrice selon le cœur de Cendrars

## THÉÂTRE

« Emmène-moi au bout du monde !... » est joué au Théâtre de la Bastille jusqu'au 18 février

Elle surgit comme une panthère noire, sur l'étroite passerelle de métal que lui a ménagée son metteur en scène-dompteur-adorateur. Fauve au milieu de nous, spectateurs, qui, peut-être, allons la dévorer comme on dévore les monstres au théâtre. Robe noire, bas noirs, cheveux noirs : un peu Piaf, un peu Marguerite Moreno, un peu Barbara, Claude Degliame va, pendant un peu plus d'une heure de haute intensité, nous emmener dans les méandres fabuleux d'un texte de Blaise Cendrars, *Emmène-moi au bout du monde !...*

Dernier roman écrit par le poète-bourlingueur avant sa mort, en 1961, *Emmène-moi...* s'embarque pour une contrée plus étrange et fascinante encore que toutes les autres : le théâtre. Le metteur en scène Jean-Michel Rabeux a choisi d'adapter les quatre premiers chapitres de ce texte trop peu connu – des amateurs de théâtre, notamment –, dans lequel Cendrars exprime son amour et son respect profond pour la fonction sacrée de ce monde où « les frontières ne sont pas fixées entre le réel et l'illusion » – on voit bien là d'ailleurs en quoi il a pu fasciner l'auteur de *La Prose du Transsibérien* qui, question réel et illusion, s'y entendait pour brouiller les pistes.

Et ce texte lascif et gouailleux, Jean-Michel Rabeux l'offre à une comédienne elle aussi méconnue, Claude Degliame. La voilà donc dans la peau de Thérèse Eglantine, actrice de 79 ans sur le point de faire son retour triomphal au théâtre dans *Madame l'arsouille*. Dans la peau du texte de Cendrars, surtout, au sens plein et entier du terme, tant cet *Emmène-moi au bout du monde !...* tient de l'opération vaudoue, capable de faire naître par enchantement des personnages et des



Claude Degliame. TRISTAN JEANNE-VALES/AGENCE ENGUERAND

images mentales d'une force et d'une étrangeté peu communes.

Claude Degliame sera donc Thérèse, vieille peau très indigne qui vient de passer la nuit avec un légionnaire « levé » aux Halles, et comédienne géniale – crue, sublime, ridicule, grandiose, posée, offerte. Dans cet extraordinaire manteau de théâtre de mousseline noire à la traîne interminable, bordé de plumes, dans lequel elle s'enroulera, elle sera aussi « Toutoune », la copine de Thérèse, mystérieuse « présidente » cul-de-jatte servie par un non moins mystérieux serviteur noir, avec qui elle accomplit de tout aussi mystérieux voyages aux allures de rituels initiatiques.

### Joyau interlope et nocturne

À la fois animale et humaine, féminine et mâle, belle et monstrueuse, grecque et japonaise (les très anciennes traditions théâtrales sont ici discrètement convoquées), à la fois nue et masquée, marquée, tatouée, le corps offert à l'écriture comme aux blessures, Claude Degliame donne ici la pleine mesure de son grand talent. Elle nous emmène au bout d'un vertige, où la vie et l'imaginaire se mêlent en une série de métamorphoses : celui de cette mystérieuse alchimie qui voit un

être humain inventer ses rôles et ses personnages. Et c'est là que se rejoignent le théâtre et Blaise Cendrars, inlassable inventeur de ses multiples vies.

Jean-Michel Rabeux a trouvé le dispositif scénique idéal, loin de toute illustration, avec cette passerelle de métal installée au milieu des spectateurs, et que Claude Degliame arpente comme pour dompter le Minotaure. Tout cela fait d'*Emmène-moi au bout du monde !...* un joyau interlope et nocturne, très éloigné des productions chics, lisses et décoratives en vogue, et, de ce fait, d'autant plus précieux. Ceux qui l'auront vu en cet hiver parisien se souviendront de cette rencontre Thérèse Eglantine - Claude Degliame, comédiennes, tragédiennes-monstres. Comme l'écrit Cendrars, « tels sont les prestiges du théâtre : on entre de plain-pied dans un monde inhumain, chez les monstres sacrés ».

FABIENNE DARGE

*Emmène-moi au bout du monde !...*, de Blaise Cendrars. Mise en scène : Jean-Michel Rabeux. Avec Claude Degliame. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris-11<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Bastille. Tél. : 01-43-57-42-14. Du mardi au samedi à 19 h 30, dimanche à 15 h 30, jusqu'au 18 février. De 12,50 € à 19 €. Durée : 1 h 30.

# SCÈNES

## CRITIQUES



FLAMBOYANTE  
CLAUDE  
DEGLIAME.

Claude Degliame, entre en scène. Et alors là, tout prend feu dans la salle. Furieuse, tellurique, absolue, Claude Degliame disparaît peu à peu, elle la vivante, dans son rôle, jusqu'à faire bloc avec Thérèse Eglantine et avec Marguerite Moreno. Semblable métamorphose ne court pas les scènes. Raison de plus pour déplorer le bien inutile dispositif scénique de ce spectacle. Comme si Claude Degliame ne se suffisait à elle-même ni d'ailleurs ne suffisait à nos songes. **DANIEL CONROD**

Jusqu'au 22 oct. au Théâtre de la Bastille, Paris 11<sup>e</sup>. Tél. : 01-43-57-42-14. Les 6 et 7 nov. au Parvis, Tarbes. Tél. : 05-62-90-06-03. Du 9 au 18 nov. au Théâtre Garonne, Toulouse. Tél. : 05-62-48-56-56.

### DANSE-THÉÂTRE FAUT QU'ON PARLE !

DE HAMID BEN MAHI  
ET GUY ALLOUCHERIE



Pourquoi le spectacle *Faut qu'on parle !*, mis en scène par Guy Alloucherie et le hip-hoppeur Hamid Ben Mahi, suscite-t-il un tel rejet chez certains programmeurs et danseurs ? Oui, pourquoi ? se demande-t-on devant ce solo parlé-dansé qui n'en espérait sans doute pas tant. Selon ses détracteurs, *Faut qu'on parle !* est bourré de clichés sur les banlieues, est un spectacle primaire, tombe en plein dans la victimisation ambiante, bref, constitue une grossière erreur de la part de deux artistes dont les forces conjuguées se retournent finalement contre eux. Pourtant, le ciel de Ben Mahi et Alloucherie est ce qu'il est, malheureusement. Ils ne l'ont pas inventé ! Chaque jour, on peut lire ou entendre raconter les mêmes faits divers que ceux dont il est question dans le spectacle ; on ne voit guère de progrès de ce côté de l'horizon social.

Certaines des histoires que donne à voir sur la scène Ben Mahi (comme celles de ce gamin trop « bronzé » auquel le maître-nageur demande de se laver les pieds ou de ces potes qui se suicident du haut des tours) méritent d'être colportées sur un plateau de théâtre. Ce n'est de toute façon pas la première fois que Hamid Ben Mahi met en scène son passé ; avec tant d'artistes, écrivains ou plasticiens, il construit son autobiographie. Alors, est-ce la fois de trop ? Raconter sa vie, une vie qui ressemble peu ou prou à un roman (enfant, Ben

## La gueuse magnifique

Une actrice cabossée voit défiler sa vie. Un abîme signé Blaise Cendrars.

### THÉÂTRE EMMÈNE-MOI JUSQU'AU BOUT DU MONDE !...

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE  
DE JEAN-MICHEL RABEUX

Même si elle n'en a pas vraiment le nom, Thérèse Eglantine fut une gloire en son temps. Flétrie, fourbue, cette comédienne de légende est arrivée au bout du rouleau. Ce qui ne l'empêche évidemment pas de causer... A deux pas de la mort, que vaut-il mieux faire ? Brûler ce qu'il lui res-

te de forces sur les planches, ou profiter encore et encore des mauvais coups que lui infligent les mauvais garçons qui la « travaillent », comme elle dit ? Se consumer ou consommer ? On voit un peu le genre de femme que c'est.

Transporté par le personnage d'une autre grande comédienne, authentique celle-ci, Marguerite Moreno, Blaise Cendrars écrit donc un texte littéralement insensé dont les profondeurs ressemblent à des abîmes. A partir de quoi une troisième comédienne, immense elle aussi et bel et bien vivante,